

# Lecture de Coma par Patrice Chéreau

Chouettes, poissons, cochons noirs, corail, dans l'eau qui bat, en bas.

Voir le monde comme le voit en même temps la taupe, qui voit si peu, l'araignée d'eau, l'aigle ; ressentir le monde comme le ressent l'acarien du tapis, le crabe ou la baleine ; comme la mouette en plein froid posée sur la statue du roi, qui s'y réchauffe en déféquant.

L'œil est l'organe le moins chargé d'eau, il faut pour bien comprendre le monde, l'aimer, le voir ainsi, de plusieurs yeux superposés, de plusieurs sens animaux mêlés, l'œil humain serait alors par surcroît.

L'homme n'est pas plus le roi de l'Univers que le lion n'est le roi de la Création. Il doit penser, lui aussi. Il continue son évolution, comme l'être animal est en devenir. Il faut se voir comme nous voient les animaux.

Ce qui paraît le plus universel, le plus indubitable à mon œil humain, est aussitôt mis en compétition par les autres regards, ceux des animaux, à leur taille, ou à leur profondeur, ou à leur hauteur, ou à leur vitesse. Tant que le grillon du métro, qui chante lui aussi, ne m'aura pas fait comprendre que la plus belle des musiques humaines est la plus belle des musiques, je ne pourrais y croire.

Au mois de mars 1977, un ami, David, peintre, photographe, vient chez moi. Nous faisons depuis quelques semaines le projet de partir ensemble vers le mont Athos, la Turquie, l'Asie, en stop.

J'ai alors trop voyagé dans mon propre véhicule pour ne pas désirer le refaire dans celui des autres.

Mais l'œuvre est là, sous mes doigts, des voix qu'il faut que je libère de mes entrailles, je veux surseoir au départ. Devant mon ami alors l'alternative, le débat, ancien en moi, entre œuvre et vie, explose.

Depuis, ce dilemme n'a plus de force : Plus j'interviens physiquement dans la langue, plus j'ai la sensation de vivre ; transformer la langue en verbe est un acte volontaire, un acte physique.

Un débat entre littérature et vie, oui peut-être mais pas entre ce que moi j'écris et la vie ; parce que c'est la vie, ce que je fais.

Rien de pire, pour un être doté de quelques volontés, que le retour sur une décision murie, ici si ce voyage à deux vers les confins de la Chine. Tout l'ordre interne en est bouleversé.

Le lendemain après-midi, je place sur ma gorge, amaigrie déjà - mon aorte y saille - la lame du petit couteau en forme de poisson, que m'a donné mon ami Agnès.

Un ami Algérien de passage m'empoigne le bras.

Le soir même, mon frère vient d'Orléans, où il vit et travaille, pour m'y ramener.

Installé dans un angle du living, je reprends mon travail, sur un cahier jaune dont je remplis les pages, dans la totalité de leur espace, par des renvois, des blocs d'écriture comme enchâssés sur le feuillet.

J'avance dans le son de la vie que je viens de quitter, celui des nuits des arrière-salles, des couloirs à putains.

Ce que je ne vis naguère que sur quelques heures, quelques journées, au désert, dans le ménage, la dépression s'installe en moi, coupe tous les gestes dans mon centre : seuls le travail, la langue, la composition, des figures, des lieux, l'accentuation de chaque voix selon ce qu'elle fait, cela seul me maintient à proximité d'un monde, qui pour moi n'existe plus que dans les cinq sens des autres.

Un soir, où chez des amis de mon frère, de l'autre côté du living, tous dînent sans moi qui ne peut plus manger, le son des fourchettes, des couteaux et des assiettes augmente l'angoisse qui me tient étendu et raidit tous mes membres.

Alors, qui ? Quoi ? Quel choc me sortira de cette terreur muette ?

Le frère de mon père, Jean, neuropsychiatre réputé, m'emmène dans la clinique du docteur Brisset, à Ville-D'avray, dans l'ouest de Paris.

Le docteur Brisset me comprend très vite et tient compte de mon état et de l'œuvre que je fais. Mon oncle lui a dit que j'ai voulu me nuire. On m'emmène dans les étages, dans une chambre assez vaste mais basse de plafond, avec une petite fenêtre à barreaux, fermée, presque à hauteur du plancher. Mon oncle me rassure mais au moment où il me quitte, avec l'infirmière, je réalise que je vais être enfermé et qu'il m'a trompé, la porte est fermée à clef de l'extérieur et je n'ai pas d'air, l'air de l'été. On m'apporte à manger et déjà les calmants.

La clinique est bâtie sur la colline, contre l'enceinte du Parc de Saint-Cloud. Une double allée très pentue mène à la bâtisse, trois étages plus des combles de style normand avec un pignon pointu sur la gauche, sur les côtés une terrasse avec des fleurs et des bancs, où les malades conduisent leurs visiteurs.

Je marche avec un nom qui est le mien, mais que je ne ressens plus en moi, mais qui m'est retourné par les autres.

Beaucoup de visites dans l'après-midi. Mes proches descendus, à la gare de Sèvres Ville-d'Avray, remontent la rue Riocreux, proche des Jardies de Balzac, longent la maison de Menuhin et de sa famille avant-guerre : au fond de la vallée, les étangs de Corot que je copie enfant.

Une fin d'après-midi, sur la terrasse qui se vide de ses voix et de ses pas, en bas, une amie et moi, nous écoutons un bouvreuil chantant sous le couvert des feuilles. Ce chant si léger, trébuchant, fragile, par moment si bas, si ténu qu'il paraît venir de l'au-delà, c'est celui que je cherche à composer avant la dépression et que je n'ai pas voulu interrompre par le voyage. Ce chant interdit maintenant, inaccessible. Le mot bouvreuil lui-même avec le tremblement du « r » et du « euil », ce plaisir, ces mots, me sont interdits : Le jugement supérieur à la morale, à l'Art. Inaccessible. L'aisance des oiseaux, quel supplice quand la dépression vous retire du monde : la non dépression, mais c'est les pieds ailés quels que soient les obstacles.

Je remonte dans ma chambre. L'angoisse me plie les genoux. Je passe le dîner. La nuit même, dans un sursaut de mes rêves, auxquels je m'efforce de donner la puissance qu'ils ont quand je crée, je me lève et je sors le cahier jaune de mon sac-à-dos pour l'ouvrir, sur le bureau, à la page inachevée un mois plutôt. J'ai une pomme, d'Orléans, encore dans mon sac. J'ai faim mais je n'ose manger de peur de déranger l'ordre qui se réinstalle en moi. Je voudrais veiller, avec cette délivrance incertaine dans la poitrine pour l'y retenir, mais la faim me réendort.

Descendu dans le Sud, j'y installe mon véhicule. Un camping-car dans lequel je vis et travaille près d'amis chers, sur un plateau aux ombres courtes, et m'y remets aussitôt au travail, déplaçant siège et table d'un creux d'ombre à l'autre. Ce voyage que j'ai annulé au printemps, je vais le faire cet été et d'autres en plus grand, en direct, à la machine. Débarrassé de la dépression, je peux enfin regarder le monde en oubliant mon moi. Je pense alors que travailler dehors, c'est éviter le retour de la dépression. Je travaille sous le soleil, qui ne bouge pas, et sur cette Terre, qui bascule, qui roule. Je le sens. Je veux alors donner dans la langue de ce qui devient un livre, la sensation de cette rotation. Je la vis. Je la vois beaucoup, en rêves aussi, la courbure de la Terre. Je suis placé de telle façon et dans des lieux tels que je vois la courbure de la Terre, aussi bien dans des lieux imaginaires, une espèce d'hyperborée d'au-dessus de la Scandinavie, infinie, bleue, scintillante, les archipels sans fin, la planète sans fin, le monde sans fin. Dans ces songes d'alors, je vois la courbure de la Terre autour d'un champ cultivé, les sillons du semeur épousent la courbure non plus de la colline mais de la Terre.

Le jour où, enfant, on m'explique la gravitation universelle, la Terre qui tourne autour du Soleil, je comprends plus vite que je ne comprends l'heure au cadran de la montre ou de l'horloge, que d'autres humains, animaux, veillent pendant je dors de l'autre côté de la Terre, c'est-à-dire qu'une humanité veille sur celle qui dort. Et celle qui dort rêve de celle qui ne dort pas.

La pensée de l'Histoire me vient alors, enfant, du lendemain, du partage, par la nuit, d'hier et d'aujourd'hui, la nuit et la ruminantion du futur.

Et l'Histoire je la vois alors, contenue, grandes figures, traités, célébrations, communions populaires, batailles, dans le ciel bleu, le firmament. Les grands morts, les grandes pensées, rangés, là-haut. Le ciel luit de ces actes, et, la nuit, les étoiles sont les signaux de chacun, chacune, chaque. Le temps est là-haut.

Travaillant de nuit et dans le froid qui vient, à la bougie, je vois les étoiles au-dessus de moi rentrer dans le texte, dans les poches d'un astronome du nord de l'Inde d'après Alexandre. Les craquements d'un arbre près de moi, je les y intègre, non pas comme craquements d'arbre mais comme craquements d'un bateau, une trirème, une galaga.

Le soir même, à la lumière du jour encore, je reprends dans mon habitacle roulant, à la lumière aussi du gaz, et sur mon petit cahier jaune, l'écrit en cours l'Histoire de Samora Mâchel où œuvre est œuvré un putain nommé Samora Mâchel.

Samora Mâchel, c'est alors le nom du chef révolutionnaire du Mozambique. Ce nom, pourquoi m'est-il venu dans la gorge et sous les doigts ? Parce que Samora, c'est le buste en avant les fesses en arrière. Et Mâchel, les cheveux de fille sous lesquels on marche, du verbe et de la semence. L'attrait de ce nom, des formes et du tempérament qu'il contient est tel que le lendemain matin, dès l'aube d'été maintenant, je le reprends pour le faire parler, interpeler, paraître et disparaître, pour les étreintes, les marchandages, les rites, la colère.

Une nuit, plus tard, mon ami m'emmène dîner chez sa compagne, près de Versailles. Dans l'appartement d'un petit immeuble résidentiel, dans la verdure : Elle, un parfum qui me rappelle une peau ancienne ; des enfants qui jouent à l'étage. Inaccessible à jamais. Tout foyer, tout intérieur avec femme, mère et enfant, m'apparaît toujours comme le plus noble des palais.

Pris de malaise, au milieu du dîner, je reprends connaissance mais on me garde coucher pour la nuit. Je ne m'endors pas mais, à la fenêtre ouverte, de la nuit, et de ses astres, je fais, celle de mes nombreuses gardes d'Algérie comprises, moi qui suis si léger, soumis aux plaisirs - impossible de rien faire sans plaisir ; donc aménager le devoir, les exigences de la profession comme tel, les laisser arriver sur le point du plaisir, voilà la nature de ma volonté, faire cette coïncidence, la favoriser, la créer - de la nuit et de ses astres, ce soir-là, j'ai fait la contemplation la plus active de ma vie d'adulte.

Au petit-déjeuner, les couverts brillent aux lèvres très rouges des enfants : je ne sais déjà plus si j'ai mangé ou pas. Dans la salle de bains, je caresse le peigne de corne, où s'entremêlent les cheveux de la mère, les cheveux boucles des enfants, à quelques cheveux de leur père.

Une sœur de ma mère, Clotilde, se meurt alors en Médecine à l'hôpital Broussais (bâtiment de briques rouges, à haut toit d'ardoises aujourd'hui disparu), dans le 14<sup>ème</sup> arrondissement. Très belle - notre mère nous loue souvent, à nous enfants, sa chevelure lourde et brune. Née en Pologne, comme tous ses frères et sœurs. Au sortir de la Résistance, de ce qu'elle y a vécu et vu à la prison de Fresnes en août 1944, elle décide, dans l'incompréhension de presque tous ses proches, de rompre ses fiançailles avec un jeune et beau et riche Argentin et s'engage à vie : pauvreté, chasteté, dans la Mission de France.

Infirmière diplômée d'État, habituée aux bals et sorties d'avant-guerre, la voici maintenant fille de salle dans les hôpitaux de Paris, puis à Alger, puis à nouveau à Paris, à Lyon enfin, au plus près des plus petits de ce monde. Elle vient quelquefois se reposer auprès de nous et de notre mère. Ce que je perçois de la conversation des deux sœurs me confirme, enfant, que je suis, en moi, plus près de son engagement absolu que de celui que notre mère lui oppose.

Elle donne immédiatement tout ce qu'on lui donne. Dépossession de tout ce qui n'est pas soi. Et puis dépossession de soi.

D'année en année, son langage même se transforme, se simplifie, se brise même entre celui dont elle vient et celui qu'elle entend dans ses lieux de travail. Pour moi alors qui commence à refuser les usages d'une partie de ma classe d'origine, à souffrir des règles et de la régulation qui en réduise la passion, qui en détruise l'âme, ce langage, c'est celui de la sainteté. Ainsi, je vois alors cet engagement. Et ainsi, je le vois aujourd'hui. L'odeur de sainteté, c'est pour moi d'abord la langue, la voix du saint ou de la sainte, une voix qui fait sauter ces passements.

À Alger, puis à Paris, puis à Lyon, elle cache au péril de sa vie, de son honneur, des militants algériens poursuivis, des prostituées recherchées par leurs souteneurs, dans les taudis de Givors.

Et moi, engagé dans la création, l'accompagnement, la trituration, la mis en chaleur de mes figures, comment en l'aiderais-je pas, elle qui s'est livrée aux autres ? Comment ne l'aiderais-je pas à mourir ? Compenser ainsi son incompréhension de ce que j'écris, de ce que je fais. Je prends l'habitude de venir à son chevet et d'y rester jusqu'à minuit.

Chaque soir, vers 20h, je défais mes accouplements, sors, marche vers l'hôpital.

Maintenant, non de maladie mais d'épuisement, elle commence sa mort. J'arrange ses oreillers, ses cheveux, l'aide à boire. De quel absolu a-t-elle encore soif.

Elle meurt une nuit après ma visite. Comme elle a donné son corps à la Science, que c'est la sœur de notre mère, je peine à sortir de la salle de morgue, où j'ai aidé à ranger son corps dans le tiroir. J'ai mis dans ses mains un petit bouquet et un mot pour les « dépeceurs ».

En mars 1980, j'interromps « Histoire de Samora Mâchel ».

Une de nos connaissances, garçon très fort, orphelin de mère à sa naissance, apprenti archéologue, spécialisé dans Rome, me propose un trajet de forums connus en forums à découvrir jusque dans l'Italie du Sud. Nous partons le lendemain après-midi dans une 2CV incertaine qui nous servira d'habitable. J'ai 40 ans depuis le mois de janvier. Un âge que dans l'adolescence, j'ai décidé de ne pas dépasser. La joie de conduire à nouveau cesse tout net la nuit dans les rues de Gênes. L'illusion optique me reprend, les façades des maisons et palais patriciens m'apparaissent dans leur puissance tripler, les arcades, les perspectives se doublent, se triplent de tout ce que je sais de ce qui les a précédé dans l'Histoire. Tant de vies individuelles, collectives dont je suis exclu, moi qui depuis l'enfance ne peut me faire à ce fait qu'on ne peut, dans le temps d'une vie humaine, embrasser chacune des milliards, des millions de vies humaines en cours, en cours de naissance, qui ne peut voir une fenêtre allumée sans le regret, la rage de n'être pas l'une ou l'un de ceux qui y vivent et qui y lampent la soupe.

Nous roulons dans le haut de la ville pour y trouver une fontaine à côté de quoi arrêter la voiture pour dormir. Le froid, l'agitation, déjà des animaux sous le châssis, ne me distraient pas d'une angoisse que je vais contenir jusqu'en fin du trajet toute roide à l'intérieur de moi, dans un corps que je m'efforcerai de garder un peu souple et même un peu abandonné. Mais qui ? Qui à l'intérieur, à l'extérieur de moi, hormis mon frère bien-aimé et quelques très proches, qui connaît mon combat intérieur et ses manifestations infimes, voire invisibles ?

Au très petit matin, c'est la toilette à la fontaine, les enfants déjà, les femmes, des ouvriers en marche vers leur travail. Cette espérance d'entre obscurité et soleil que le supplice n'aura pas lieu ce jour.

Je coupe mon pain avec le petit couteau en forme de poisson de mon amie Agnès, de larges cheveux frisés noirs, de petits seins très durs et une nudité paraissant toujours sortir des ronces ou de l'eau, une amie et moi nous la revoyons le dernier été à Paris, sa tête tendre dépassant du drap blanc du quartier de réanimation.

De retour en France, je reviens à Broussais pour quelques jours d'observation et de bilan.

On ne pourrait me guérir que de ne plus écrire, mais je ne me plains pas du reste. Toute ma joie de vivre se tient dans cette tension et ce va-et-vient, ce jeu intérieur entre un mal que je sais depuis l'enfance être celui de tous les humains à la fois, à savoir de n'être que cela, humain, dans un monde minéral, végétal, animal, divin, et une guérison dont personne ne voudrait, qui me priverait, en cas de réussite, de tout courage, de tout désir, de tout plaisir d'aller toujours au-delà, en avant -et dont par intérêt bien compris je ne veux pas.

Après cette mise en observation, j'entre à l'hôpital Saint-Michel-Archange, patron des soldats, pour une opération des varices aux deux jambes. Le *stripping*, méthode américaine alors

nouvelle. En France, c'est l'éveinage, la dénudation des veines, leur isolation avec un couteau de levage. Les veines sont tirées, coupées, raccourcies.

La veille de l'anesthésie générale, un interne trace au feutre violet, avec désinvolture et maladresse, sur l'arrière de mes jambes, le dessin des incisions. Ce tatouage sur le dessus de ce qui sera le lendemain creusé à l'intérieur entre mes muscles et les nerfs, s'il me rappelle à la réalité de l'écriture - où est la plus grande vérité, où est la plus grande beauté, dans les mots qui les suivent en surface comme des détecteurs, ou, dans la profondeur de notre vie intérieure, de notre âme intérieure ? - ces tatouages renforcent l'humiliation dans laquelle je vis sans vivre mais sans laquelle on ne peut oser penser.

Les contrastes ne m'ont jamais effrayé, ils me sont même comme une preuve que je vis enfin une vraie vie d'adulte, mais ici, pour la première fois peut-être de ma vie, je ne me vois plus d'avenir et je ne me vois plus dans l'avenir des autres.

Alors, les praticiens n'auraient-ils décidé cette opération que pour me distraire de ce qu'ils ne savent pas comprendre et adoucir : la dépression ?

Mes jambes serrées dans les bandes molletières, je peux descendre ensuite au jardin. Le jardinier, un Algérien de mon âge mais plus solide, imposant même, un tendre visage, frisé, noir abondamment, des regards et des manières d'enfant encore, me découvre sa jambe où les veines saillent, grosses et bleues, surtout dans le pli de l'arrière genou. Dans notre conversation des lieux de l'Est algérien sont nommés : douars, hameaux, cols, forêts, marabouts, sources, cascades, ponts, gorges, carrefours.

À ma sortie de l'hôpital, je veux revenir chez moi et me charger moi-même de ma convalescence. Mais devant ce que mes proches peuvent éprouver comme de l'agitation, je suis contraint à l'hospitalisation en psychiatrie à Saint-Antoine. J'y reste peu, il n'y a pas lieu de traiter.

Mon frère vient, il m'accompagne dans mon car vers Martigues. Là, là sur le bord sud de l'étang sud de l'étang-de-Berre : entre la maison de mes amis et les rochers j'installe à nouveau mon véhicule pour la nuit et toute la saison. Dans la maison : chaîne hi-fi toujours en veilleuse sur le monde, désordre de famille - linge lessivé à repasser, jouets à ranger. La trajectoire des denrées, des objets, affaires de mer, de bain, de sport, et des vêtements scolaires depuis la cuisine jusqu'au fond de la maison. Règne presque invisible des grands sous les petits, mouvements des voix adultes dans les voix d'enfants, et des voix d'enfants dans des voix d'adultes, apparition et abondance des plats familiaux, tendresse aussi des explications lointaines de mon frère sur mon état.

Le lendemain soir, avant le dîner, la nuit, mon ami vient au véhicule, nous marchons un peu sous le pin - le pin est l'arbre du sexe, de l'Antiquité, il attire vers son tronc la profusion de la vie et son ombrage brûle, consume, l'arbre du bonheur, inaccessible : comment être à la fois il y a deux mille-ans, maintenant et dans deux mille-ans ?

L'angoisse me fait trembler tout entier. Mon ami me prend contre lui, ses mots sont ceux que tout mon corps attend : je suis au monde.

Fin de l'été début d'automne, j'écris plus de cent pages, d'un nouveau début de l'Histoire de Samora Mâchel.

Je reçois une lettre du metteur en scène Antoine Vitez, me demandant l'autorisation de monter *Tombeau pour cinq cent mille soldats*, dans son Théâtre de Chaillot. Je la lui envoie sous enveloppe.

Derniers beaux jours, à Cap-Couronne. Une fille qui tient un bar forain avec tir à la carabine et fabrique de pommes confites, se repose, entre les commandes, sur une pierre chaude, à gauche de sa baraque et ses jambes nues au bord du chemin qui monte de la plage ; sa grosse bouche rose fanée, ses mâchoires avancées en mufle, serrée dans un haillon au blanc encrassé par la friture, ses seins, gros et frais, bondissants, serrés dans un même haillon, du même tissu retenu par des brides en loques nouées au haut des reins ; un short du même haillon les serre, serre les cuisses aux cicatrices pâles, serre, déboutonné un con, gros, aux grosses petites lèvres retroussés, sauvages.

La nuit, dans la tempête qui monte, j'entends comme un trainement animal sur ma carrosserie ; à l'aube, dehors, je flaire une trace sur le côté droit, sur le hayon, le côté gauche, je la sens, c'est ce que mes camarades d'Algérie nomment alors « cramouille » et je la goûte et l'avale à la fente, naguère, de ma concubine.

Un vendredi soir de la semaine qui suit, je veux retrouver un jeune terrassier se redressant, mercredi, dans sa tranchée et y faisant sauter ses bonnes fesses, l'œil au mien de derrière le grillage.

Laisant mon camping car sur le vieux port je prends le bus jusqu'au chantier.

De derrière le grillage, du fenestron d'une cabane sur pilotis encore éclairée, un visage frisé me sourit.

Je me roule une cigarette, y prend du temps et je ne bouge pas d'un pas ; des gars sortent, bon rire, bon rein, bonne paye ? Je tremble non de froid mais de hâte ; j'allume la cigarette ; la porte grince, le petit escalier, il saute dans la boue, son cache-nez, très long et très épais, se prend sous son soulier et son corps trébuche : je vois d'entre les pans arrières de sa veste ses fesses que partagent les lumières de la Lune, je pousse la porte du chantier, vais pour l'aider à se relever ; la clef du chantier est dans sa poche avant ; de ses doigts ensanglantés au nez qui a buté sur le sol, il ne peut la prendre ; c'est moi qui la prends dans sa poche - ses petits effets, tassés contre son membre déjà dressé - et c'est moi qui monte fermer l'Algeco ; en moi et sur mes lèvres : « *avant ce soir tu seras avec moi dans ton lit ou dans le mien.* »

Plus avant dans la ville, dans le couloir où il revient de déposer la clef dans la boîte aux lettres d'une arrière-cour, je lui prends dans ma bouche ses narines et y aspire le sang.

Et comme il ne peut, ne veut pas rentrer, à cette heure, chez un frère de son père où il loge, il me fait, dans un grand espace en réhabilitation, monter dans un bâtiment haut, aux fenêtres cassées desquelles pendent des lambeaux de couvertures noires et kaki. Dans une longue salle aux piliers de fonte, des silhouettes jeunes emmitouflées errent d'un pilier à l'autre. Très au fond, sur un plancher plus élevé et au bord d'un trou traversé d'une planche - de l'eau dessous, de chiottes ou de la mer ? – cinq, sept paillasses où dorment d'autres corps. Nous nous couchons sur une, tout-habillés, sous un édredon crevé. Le sang de ses narines a séché.

Après l'étreinte en fond de chambre, il veut reprendre ses souliers souillés à l'autre bout : Je m'accroupis, me mets à quatre pattes, les mord et les pousse ainsi vers le matelas où il se rhabille

très lentement, avec de grands bâillements et en se grattant ses belles fesses cicatrisées de tout ce à quoi peut se blesser un enfant de la montagne.

Fin décembre 1980, je rejoins mes frères et sœurs dans notre village natal. Malgré le grand froid, je refuse de passer la nuit à l'intérieur de la maison. Je veux vivre dans mon véhicule, chargé des cadeaux que je vais faire. Au lieu de placer le véhicule près de la maison dernière de notre père, sur la rivière et en retrait du centre, où vit sa seconde épouse chez laquelle tous réunis, je stationne au centre du village, devant l'ancien bâtiment où nous sommes tous nés et où notre mère est morte, le 25 août 1958.

L'insomnie douce, volontaire, ma liberté de mouvement et mon éloignement de la complexité familiale, la machine à écrire, les carnets de Samora Mâchel ouverts sur la tablette de travail, devant une large vitre donnant sur le paysage que je veux, un bon moteur presque sous les pieds, une figure aimée dans l'esprit et dans le cœur, maître du temps entier - le sommeil, le rêve presque abouli, pourquoi me soucierais-je de l'agitation qu'on me voit ?

Je ne me vois plus d'obstacles. Je ne me vois plus d'adversaires. Ce que je ressens comme une légèreté nouvelle, c'est la perte de mon poids. La beauté de l'hiver, ses lumières, l'éclat, le scintillement de la neige et de la glace, la pureté de l'air, le spectacle prévu pour décembre à Chaillot, me font comme un corps glorieux dans lequel je franchirai cette quarante et unième année de mon âge, l'année de supplément à celui que depuis l'adolescence je me fixe comme terme de ma vie.

Sur la route vers Paris avec devant mon véhicule celui de mon frère, de sa femme et de leur petit enfant de 2 ans, je dois quelquefois, tant mon bonheur est grand, arrêter le véhicule et descendre pour mettre mes doigts dans les traces des gens et des animaux, manger mon Compralgyl, antalgique alors en vente libre, avec de la neige, observer un corbeau, une pie, une grive.

À Orléans, j'installe mon véhicule au bas du grand immeuble de mon frère. J'y loge et comme je reçois ses amis maghrébins et qu'on m'y voit aussi travailler, on se plaint à lui, et pour d'autres raisons encore, je dois partir dans la précipitation.

Chassé d'Orléans, je reviens à Paris, que j'ai quitté en juillet 1980. Je reviens dans ma petite chambre insalubre où loin de la splendeur du dehors, où j'ai passé près de trois saisons, je commence à ressentir la vérité, puis la réalité de mon épuisement.

L'agitation reprend, je dois me hâter vers ce qui me tue, la recherche de Compralgyl, que je prends de plus en plus souvent, jusqu'à près de cent cachets par jour vers la fin de l'année, fait que presque tous mes déplacements y sont reliés : l'absorption de cachets, leur garde même, exige que je me cache de mes plus proches, que j'invente des situations exceptionnelles. Je ne les avale plus qu'à sec. Cette recherche est une épreuve, cette épreuve me maintient debout. Je ramasse mes forces pour marcher, prendre métros et trains, vers des pharmacies chaque fois nouvelles ; dans celles qui m'ont déjà fourni, je me place, je m'efface devant les plus grosses files d'attente et je fais ma demande comme subrepticement, avec une désinvolture que je crois illusionnante ; dans celle de la galerie des Champs-Élysées, ouverte de nuit, j'attends des groupes étrangers pour m'y confondre et je passe ma commande dans leur accent. Mais mon bégaiement, très fort alors, me contraint à des contorsions, dont au moins je pense, pour me consoler, qu'elles me vaudront la raillerie, l'indulgence et la distraction des vendeurs ; dans les



banlieues, que je traverse en train, à pied,- je crains le bus qui m'oblige à trop d'intimité - les ombres cachent des corps que je ne désire plus.

Mais hormis ce qui me torture, la situation artistique, la solution à trouver, rien alors ne blesse autant que l'incapacité des autres, des plus proches quelquefois, à voir, à comprendre l'effort que je fais pour vivre, pour retrouver la vie.

Une nuit, que je me suis endormi dans la terreur, je fais le rêve que notre mère, ma mère me – mais qui est-on dans le rêve me rencontre ? – me rencontre sur le parvis du Maine : miséreuse, haillons de beaux effets d'avant-guerre – zibeline - en son abandon des dernières semaines de l'été 1958, quand nous la descendons - est-ce notre père dans ses bras, ou nous ses enfants ou un visiteur ? Assise en un fauteuil dans notre jardin où, épuisée, les bras aux accoudoirs de la chaise longue, au bord de l'ombre des sapins, dans le vol des insectes et le roulement du torrent, en contrebas, elle est pour moi la plus belle, la plus belle – et l'est restée ainsi. Mais ici, de nuit, debout, elle marche vers le muret du plan de fleurs.

Elle me dit à moi, qui lui demande de repartir avec elle, qu'elle me reprenne, et elle saura, elle, quoi faire pour me faire revivre là où il faut : reprenez-moi ma mère. Demande à ton père, mon chéri. Il est mort lui aussi. Retrouve-le mon chéri. Rêver encore pour retrouver mon père bien-aimé et dans quel état ! Mais, elle disparaît.

Je décide de partir. Je prends la direction de mon village natal. Là, dans mon village natal, où je reviens peu depuis la mort de notre père, je roule jusqu'au portail de la maison de sa seconde épouse. Je descends le car à reculons dans le bas du jardin qui jouxte le fond de celui mitoyen de notre enfance, maintenant à l'abandon au bord du même torrent.

Dans la nuit, comme je continue de ne pas dormir, je marche vers le village, le long du torrent, dont, enfant, le bruit sur les rochers me vient dans notre chambre au-dessus, comme le murmure de dieu préparant dans mâchoire et salive sa Création. Le quai porte le nom de notre père, médecin. Je traverse la localité, le resserrement de moitié et pavé de la Nationale en son centre, il porte le nom de notre grand-père, médecin. Je passe devant sa stèle et je monte jusqu'au cimetière. Je cherche dans le clair de lune une entrée vers le haut, vers la forêt, des insectes chantent. Comment franchir le mur entre le cimetière et la forêt où sautent les bêtes ? Un petit arbre prend racine au pied du mur, je m'y engage, j'y grimpe, je retombe. Je regrimpe, je retombe. Je reste assis dans le clair de lune devant cet arbre non adulte dans une branche s'engage de l'autre côté du mur vers le cimetière.

Personne avant moi, dans cette langue, n'a écrit comme je le fais, comme j'ose le faire, et comme c'est mon plaisir, ma plénitude. Je sais que des dernières pages de Samora Mâchel, en mai, je peux en lisant ici en réveiller les morts de cet enclos, les notables et les obscurs, les honorer et les oublier, les enfants, les femmes. Comment me faire moi-même à la réalité de cette langue, de ma langue ? Comment apaiser la peur que j'en ai, la peur de l'inconnu ? Comment accepter cette voix transitoire dont j'entends déjà l'accomplissement ? De l'autre côté du mur, je ne ressens aucune douleur de l'entorse qui me prendra le pied dès l'après-midi. L'amaigrissement et les cachets aidant, je ne souffre plus que d'une seule douleur, celle de cette langue dont je sais la beauté trop dure déjà pour moi-même, trop forte pour moi, qui me meut pourtant avec science dedans et plaisir, mais combien plus je me préférerais usant d'une langue lisible par tous dans l'immédiat. Et pourtant, cette langue dépasse ma pauvre force. Elle va plus vite que ma pauvre pensée. Elle me scandalise. Elle me fait rougir, à d'autres moments rire, non

d'une langue de fou, mais d'artiste trop fort pour l'être, humain, que je suis encore ; de prophète de moi-même donc.

Je vais à la tombe de notre mère et de notre père. Je m'y assois au bord du gravier. J'écris sur une feuille de carnet, mais n'est-ce pas plutôt un dessin, un signe, une formule que de l'écrit ? Les lignes se chevauchent, se brouillent comme les simultanités d'un temps de pensée. J'ai, à ce moment, la sensation que tout ce que j'écris c'est de la cendre et que inclinant la page, cette cendre glisse avec son sens, cette supplication que j'enfouis sous le gravier.

De retour à Paris, l'angoisse aiguë ayant cessé, je suis dans ma chambre comme dans une grotte pré-mortuaire avec sa source au fond, le robinet de l'évier que je laisse quelquefois ouvert pour entendre le son de l'eau.

De jour, la porte reste entr'ouverte, comme naguère mais aucun mot n'indique plus que j'y travaille : les répétitions, puis l'approche du spectacle d'Antoine Vitez, amène beaucoup de visiteurs dans ce petit local que je tiens propre à grande peine ; les journalistes qui m'y interrogent me décrivent dans un état qu'ils croient ordinaire.

Mais la nuit où je reste seul, la terreur me reprend, la révolte aussi, j'ai si peur de l'endormissement que cette peur me réveille à chaque fois et me tient éveillé.

Qui voit, le lendemain, que j'ai pleuré, œil séché doucement et en silence jusqu'à l'aube ?

Si je pouvais d'un éclat de rire déchirer ce voile funèbre de la dépression ! Un soir, je vais seul, en métro, épuisement, de station en station, à Chaillot, pour dîner avec Antoine Vitez, entre deux de ses répétitions. Nous sommes à la Brasserie le Coq, Place du Trocadéro, et j'y commande du canard. Je vois le canard se levant de sa sauce battant des ailes et criant.

Mais comment moi, suivre ce volatile, là où l'on rit ?

Je n'ai plus les forces physiques. Rire à la mesure de ma détresse me tuerait net.

Antoine, qui me voit faire effort sur ma pensée, me dit, en me resservant de l'aile : « *Plus je travaille sur Tombeau..., et plus je pense que tu es un grand auteur comique* ».

Le soir de l'avant-première, mon ami M., dont le père, coiffeur à Oran, est tué par l'OAS, en 1962, me coupe les cheveux et me rase le visage.

Après le spectacle, dont les actes me viennent de très loin et comme d'un gouffre, je marche, une rose à la main, au milieu des invités ; je vois sur la droite illuminée dans laquelle des jeunes gens, filles et garçons, fêtent l'une ou l'un d'entre eux : les miettes de sucre et de pain, des pépins de fruits brillent sur les seins vêtus des filles ; la lèvre supérieure d'un garçon s'est fendue au milieu dans le rire, il se la lèche dans l'oreille d'une fille sur le sein de laquelle il pose la main.

Dans la nuit du 8 au 9 décembre, une amie de voisinage m'apporte un bol de soupe. Je ne couche plus alors que sur mon lit de camp de l'armée près de la porte. Je fais cette nuit-là long rêve où Beethoven compose et fait jouer devant lui des morceaux d'un quatuor inédit. Son souffle chaud, entoure, enveloppe ma tête, des restes de repas fument sur une table au fond. Les

musiciens jeunes, à l'intérieur du cercle, âgés et chenus sur les bords de l'ensemble, jouent la musique, que Beethoven leur tend, en feuillets, très sonore, depuis le piano.

L'image du tableau se brouille parce que je m'évanouis sur la chaise où j'écoute.

Mon front, mes tempes portent sur le carrelage. Je ressens de très loin la poussée des muscles de mes jambes, le trainement de ma joue sur le carreau, la butée de mon crâne sur le pas de la porte. C'est à l'intérieur de ce rêve que je me sens mourir. Et c'est une empreinte d'ange qui marque le sol et le bas de la porte. C'est le matin.

Après, c'est à la déclaration, le 13, de l'état de guerre en Pologne, pays natal d'enfance de ma mère, que je peux rouvrir les yeux et bouger les lèvres, au moins le temps d'une visite ou deux. Et c'est à la nuit suivante, dans les soubresauts de la reprise de connaissance, que commence le voyage athlétique.

Je suis dans une salle de réanimation, à l'hôpital Broussais.

Ayant alors mon peu de corps sanglé sur le lit mécanique, ayant les narines, la bouche et autres encombrés de tuyaux et de pinces, j'ai comme le mors aux dents, et je m'entends dans le coma souffler comme le plus robuste et le plus furieux des chevaux.

Autour, un atelier de supplices : des imprécations, des ordres, femelles, des plaintes, des gémissements, des supplications qui se transforment en hurlements, en étouffements, en râles ; des trainements, des chutes d'objet sur le carrelage, des odeurs : c'est, on me dit plus tard, une vieille femme, que les infirmières intubent, qui se relâche et dont on ramasse les excréments à la pelle.

Fin décembre, je peux, une infirmière me retenant ma tête sur le cou m'asseoir au bord du lit. On me transfère, de la Réanimation en Médecine, par un souterrain, qui passe sous une grande cour illuminée, je crois, d'un grand soleil.

Et en Médecine, me voici dans le même couloir, à quelques portes de celle de la chambre où est morte la sœur de ma mère, fin 1979. C'est quelques heures après la première érection, - de quoi donc ? - entre mes hanches creusées, me remet dans l'atroce normalité, que confirme, aussitôt, l'infirmière qui me parle : Monsieur, Monsieur, Monsieur Guyotat.

En Février, transporté dans la clinique Jeanne d'Arc de Saint-Mandé, je commence ma rénutrition, ma peau me démange de partout, c'est la chair qui se reforme autour des muscles, des cartilages et des os.

Au soir d'un dimanche, les derniers visiteurs partis, l'interne de garde fait le guilleret devant moi, et comme, à ce moment-là, je peine encore à parler, me demande de répéter, après lui, le vers de Mallarmé : *aboli bibelot d'inanité sonore*. Croit-il que je n'ai pas été capable, le serais-je à nouveau ?, d'écrire aussi beau, aussi tintant et mélodieux, aussi désespérant, vanité de l'âme sonore, et, moi, sur la longueur ! Mais, lui : *aboli bibelot d'inanité sonore*.

Me remettre en bouche, en cœur, en respiration, ce qui m'a tué, la splendeur qui m'a tué, desséché, ces sons tentateurs qui m'ont amené sous son ombre...

Après la clinique, c'est l'entrée dans la dépression douce, la guérison lente : la récompense de cette traversée de la mort, c'est, au lieu du palais enchanté que l'on croit avoir gagné à la sueur de son sang mort, un monde désenchanté, sans relief, ni couleur notable, des regards ternes qui ne vous voient plus, des voix toujours adressées à d'autres que vous qui revenez de trop loin, une obligation quotidienne à survivre, un cœur qui ne fait passer que du sang, et du sang qui ne chauffe plus. Il faut attendre. Sans colère. S'appliquer à se nourrir, à dormir, à se laver, à se vêtir, à marcher, chaque jour : le tout, presque seul, et sans même soi-même à ses côtés, essayer : essayer par à-coups, si gauche, de reprendre du cœur. Patience, patience.

**[Très, très longue ovation du public, plus de trois minutes]**